

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 13 DECEMBRE 1884.

No. 51

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, REDACTEUR-PROPRIETAIRE.

À NOS LECTEURS.

Nous invitons tout spécialement nos abonnés qui n'ont pas encore payé leur abonnement de l'année, à lire ces quelques lignes. Nous présumons qu'ils doivent trouver bien assez long d'être en retard d'un an, pour plusieurs et de six mois, pour d'autres.

Nous espérons qu'ils se feront un devoir de se mettre en règle immédiatement avec l'administration du journal. Ils n'ont pas besoin d'attendre notre collecteur, vu que nous aurons un moyen plus économique—pour nous—de collecter les arriérés.

Veuillez envoyer le montant de votre abonnement par la poste, boîte 2029, et vous recevrez un reçu par le retour de la malle.

Nous osons croire que la semaine prochaine tous ces comptes seront réglés.

L'ADMINISTRATION.

SONNET.

À ROSETTE.

Les belles du village,
Avec tous leurs atours
Et leur gai babillage,
M'ont su plaire toujours.

Mais j'aime davantage
Rosette, mes amours,
A qui je rends l'hommage
De mes plus beaux discours.

Cette belle fillette,
C'est la plus gentillette
Qu'on n'ait pu voir jamais.

Je l'avais vue à peine,
La gentille sirène,
Que déjà je l'aimais!

C. P. BEAULIEU.

Cacouna, décembre 1884.

CHRONIQUE.

N'était-ce pas hier qu'enviée et bénie
Tu traînais à ton char un peuple transporté
Et que Londres et Madrid, la France et l'Italie,
Apportaient à tes pieds cet or tant convoité;
Cet or deux fois sacré qui payait ton génie
Et qu'à tes pieds souvent laissa ta charité!

Cette strophe sublime que Musset adressait à la Malibran me remet en mémoire la grande nouvelle qui a fait sensation dans notre monde artistique. L'Albani, la célèbre diva canadienne, l'émule de la Neilson et de la Patti va nous revenir.

Qu'elle soit la bienvenue!

Il y a longtemps que nos cœurs soupiraient après elle et que nous avions hâte de posséder encore une fois, parmi nous, la charmante cantatrice que les théâtres européens se disputent.

Elle s'est souvenue de l'accueil enthousiaste qui lui a été fait; des murmures d'admiration qui s'élevaient sur ses pas lors de sa première visite à Montréal; elle s'est souvenue de son cher village de Chambly dont le clocher éveille dans son cœur tant de douces reminiscences; de ses compatriotes altérés des flots d'harmonie qu'elle répand avec tant de profusion et la voilà bientôt parmi nous.

Bonne nouvelle, Albani nous revient!

Mais c'est l'art, la poésie, la musique qui nous reviennent avec elle; c'est Rossini, c'est Gounod, c'est Verdi qui l'escortent et dont elle sera le plus divin interprète.

Faisons donc à ces génies une réception digne de leur nom, et n'allons pas, par une inconcevable insouciance, les laisser passer sans les applaudir et saluer en eux la plus haute expression de l'art musical.

N'oublions pas que les fleurons dont se compose la couronne de l'Albani projettent leurs rayons sur notre pays et que nous avons notre part légitime dans ses triomphes. Car la grande artiste est restée canadienne, chez elle Albani ne fait pas oublier Emma Lajeunesse et c'est peut-être son plus beau titre de gloire, d'être la seule qui, parmi les cantatrices contemporaines à quelques exceptions près, ait conservé pur et intact le caractère de la femme et qui n'ait pas laissé dans cette vie des coulisses, un peu de son honneur et de sa dignité; et nous ne craignons pas de dire que cela est dû à son origine et à l'éducation chrétienne qu'elle a reçue.

Une des preuves les plus manifestes de la haute vertu de l'Albani, c'est l'honneur que lui a faite dernièrement la Reine Victoria, en la recevant à sa table.

Pour ceux qui connaissent l'étiquette qu'on observe au château de Balmoral, cela veut dire beaucoup.

Décidément je commence à croire que Vennor va s'en tirer comme il faut, avec sa dernière prédiction. Pour peu que cela continue nous n'aurons pas d'hiver.

O jours de malheur! Que vont penser les poètes qui ont déjà lancé des poésies sur cette saison frileuse! Entraînés sans doute (du moins je suis porté à le croire) par une générosité tout-à-fait louable ils ont dépeint la misère passant son bras nuage et décharné à travers la porte entrebaillée de la pauvre chaumière, ils nous ont fait un tableau navrant de ces chétives créatures, une misérable loque jetée sur leurs épaules, obligées d'aller pieds nus sur le frimas, et de courir les rues toutes transies de froid, pour implorer l'assistance publique. Que d'antithèses n'ont-ils pas faites! Que de candélabres n'ont-ils pas pendus aux voûtes des salons princiers pour faire contraste avec la chandelle du prolétaire! Que malédictions n'ont-ils pas dirigées sur le bonhomme hiver!

Et vlan! voilà que celui-ci leur joue le tour et ne mettra pas sa *tuque* cette année.

Ah! malheureux hiver, qui pour donner raison à un astrologue, d'ordinaire peu chanceux avec sa lunette, nous tourne ainsi le talon et rit sous cape en voyant la mine allongée du favoris des neuf sœurs.

Pas de neige!!!

Dire que nous ne la verrons pas tomber à gros flocons le jour de la messe de minuit, qu'on n'entendra pas le son joyeux du grelot sur la grande route qui mène à l'église paroissiale.

Oh! vite présentons une requête à M. J. B. Rolland le priant humblement d'avoir pitié de nous, et de nous mettre, dans son almanach, une tempête de neige pour le vingt-quatre de ce mois. Je suis convaincu que le bon Dieu est abonné, *gratis* à son almanach, et qu'il n'osera pas le contredire.

* *

Cette supplique, par exemple, serait signée par tous les membres des clubs de raquette, qui commencent à donner des signes d'impatience.

Et ils ont raison.

L'autre jour je rencontre un membre du "Trappeur" avec son costume bleu plié sous le bras et sa raquette en bandoulière. Il me paraissait passablement vexé de ne pouvoir chausser le chamois.

—Eh bien! la neige, lui dis-je?

—La neige! me répondit-il, laisse là en paix. Elle est après nous faire des siennes, mais je puis te certifier que la première fois qu'elle mettra le bout du nez dehors, nous lui ferons payer cher son retard. A-t-on déjà vu une chose pareille, grama-mela-t-il en s'éloignant.

Je vois par les journaux d'Europe que le grand pédicure français, Arnold, vient de mourir. Le cor perd en lui son plus grand ennemi. Jamais du vivant du pédicure, il ne s'est tenu sur un bon pied. Aussi depuis sa mort les cordonniers ont-ils considérablement agrandi leurs *formes*.

* *

Arnold a eu dans son salon toutes les grandes célébrités de son temps. Artistes, peintres, poètes, sculpteurs, musiciens, littérateurs lui ont rendu visite et s'en sont retourné le corps soulagé.

Arnold nous laisse un album d'autographes où fourmillent les pensées les plus fines et les plus pétillantes.

Je choisis parmi quelques unes.

Ah ! oui ! que vous êtes un habile prédicure, monsieur Arnold ! Je suis émerveillé de votre dextérité ; mais que votre album m'a amusé ! Je n'aurais jamais cru que tant de personnes pussent écrire *cor* avec un *p*.

LOUIS JOURDAN.

Comme toi je boitais ; depuis qu'il m'a traité,
Je marché dans ma force et dans ma liberté !

H. COGNIARD.

Sans la moindre douleur !

Merci de tout mon cor.

LÉONCE (des *Bouffes*.)

Lorsqu'on a passé par vos mains, Arnold, c'est à donner envie d'avoir encore des cors.

HORACE VERNET.

Les corps d'armée ne sont pas les seuls corps qu'on enlève.

Vous me l'avez prouvé, monsieur ; je vous en remercie.

GÉNÉRAL TROCHU.

Vous avez dû avoir entre les mains, Arnold, de bien jolis cors de femmes !

ALFRED DE MUSSET.

Etes-vous pour le divorce ou simplement pour la séparation de cors ?

A. NAQUET.

Ne pas revenir à vous quand on vous a connu !
Mais il faudrait être un sans cor.

NAPOLÉON III.

C'est surtout de toi qu'on peut dire :

L'âme est tout !

Le cor n'est rien !

V. HUGO.

Je certifie que M. Arnold enlève les oignons aux petits oignons.

JULES FERRY (1858).

Moins vaut le diable au corps

Qu'Arnold aux cors !

COMMERSON (du *Tintamarre*.)

Tu mérites qu'on te décore, toi qui *décor* chaque jour tant de gens !

J. OFFENBACH.

Comme on le voit les hommes les plus illustres dans toutes les branches, sont allés voir Arnold. On rapporte que même les marchands de corail ne voulaient pas se faire enlever leur *cor ailleurs*, et que les musiciens y laissaient toujours leur *cor nel*.

FERNAND.

LE JOURNALISME.

—Les autres ? dit Harpagon.

Car, dans la démence presque sublime de sa cupidité, il croit fermement que La Flèche a une troisième main, et une quatrième, et une cinquième, et d'autres encore ; il croit qu'il y trouverait l'argent qu'on lui a dérobé, qui lui est dû, qu'il veut ! La foule rit d'entendre cette parole de l'Avare, mais le poète s'en attriste lui aussi, en considérant, grandes ouvertes, les mystérieuses mains distributrices des joies humaines."

Je cueille cette phrase dans un journal parisien, mais c'est dans notre pays surtout que celui que la fatalité, le besoin ou une triste prédestination ont condamné au dur métier de tenir une plume, a le droit de s'étonner de la piètre part qui lui est échue en partage. Il est bien excusable de ne pas vouloir être convaincu que son lot providentiel se borne aux flatteries intéressés qu'on lui décerne.

D'autres ont dit avant moi qu'un journaliste au Canada, est celui qui fait les réputations et les fortunes. Les longues veilles et son travail incessant permettront aux députés de faire à la tribune un étalage de science à bon marché aux commerçants et aux industriels d'arrondir leur ventre et leur fortune. Arrivé pauvre à la fin d'une carrière pénible, il aura peut-être la consolation de recevoir un salut protecteur ou une poignée de main de ceux qu'il aura fait monter au pinnacle.

Dernièrement un de nos écrivains les plus châtiés me disait : " que de fois j'ai regretté de savoir l'ortographe. Lorsque j'étais sans pain et sans argent, on me refusait un emploi dans une épicerie, parceque j'avais trop de talent pour m'enfermer dans un magasin."

Un autre journaliste, qui depuis s'est fait avocat, me refusait, ces jours derniers une collaboration en disant : J'ai une trop nombreuse famille pour écrire sur autre chose que sur du papier timbré.

Ces deux anecdotes ne sont pas inventées à plaisir et je ne fais que raconter, en supprimant les détails, ce qui m'a été dit à moi-même.

D'ailleurs, il n'est pas besoin de longs commentaires pour démontrer l'idée que se fait du journalisme, la masse du peuple dans notre pays ; il suffit de rappeler cette réponse typique d'une servante de notre ami Provencher à qui quelqu'un demandait ce que faisait son maître : Je crois bien qu'il ne fait rien ; il écrit tout le temps.

Cette naïve réponse elle ne l'avait pas inventée, non plus.

Ce qu'elle disait là, c'était simplement le résultat de ses observations, de son expérience, de ce qu'elle avait entendu dire dans les différents milieux dans lesquels elle avait vécu.

Il n'en manque pas d'hommes de profession, de commerçants, de gros rentiers pour qui un écrivain est un fénéant, un homme qui ne fait rien, *qui écrit tout le temps*.

J'apprends par l'indiscrétion de certains journaux, qu'il est question en ce moment parmi les nombreux amis de M. J. A. N. Provencher dont je viens de parler, de profiter du vingt-cinquième anniversaire de son entrée dans le journalisme, pour lui offrir un témoignage d'estime qui serait en même temps une reconnaissance de ses longs services.

Celui-là, grâce à son large et beau talent, à ses connaissances solides et variées a pu échapper à bien des misères. Il n'a pas, comme bien d'autres, parcouru étape par étape le douloureux chemin de croix, qu'au Canada on appelle la carrière d'un journaliste.

Trop fier pour avoir de la vanité, il dédaigna les petits triomphes éphémères, les polémiques oiseuses et personnelles, et aujourd'hui encore relativement jeune et dans toute la vigueur de son beau talent, il est arrivé à une supériorité incontestée.

Faisant de sa profession un art et non un métier, il a évité bien des désenchantements et bien des moments amers. Trouvant des consolations dans le travail et le devoir, et n'en désirant pas d'autres il a réalisé le rêve d'être un homme de lutte et en même temps n'avoir que des amis.

Ceux à qui revient l'honneur d'avoir conçu ce projet, ont eu une belle et généreuse idée, mais leur tâche est lourde. Seront-ils compris de la masse de leurs concitoyens ?

Le niveau intellectuel de notre peuple est-il assez élevé pour donner à cette démonstration le

caractère général qu'elle devrait avoir ? Nous le voudrions, mais sans l'espérer.

Comme nous le disions en commençant, les Canadiens préfèrent applaudir les personnalités tapageuses que le vrai mérite : pour eux l'admiration n'est due qu'aux tripoteurs ou aux lanceurs d'affaires.

HOP.

APRES LE MARIAGE.

Une femme qui sort de son rôle perd tous ses avantages. Faire aimer le foyer domestique, l'embellir, de sorte que son mari la quitte à regret, y revienne avec bonheur : tel doit être l'objet de ses soins.

Une chose que l'éducation actuelle laisse trop oublier aux femmes, c'est qu'elles sont faites pour le gouvernement domestique. L'ordre de la maison, le bien-être de la famille, l'agrément de l'intérieur : voilà leur part de la tâche dans laquelle l'homme a les affaires extérieures et le travail. Les mœurs du foyer domestique s'en vont. Nos jeunes femmes, beaucoup, du moins, ne savent plus rien faire en ménage ; elles savent s'occuper de choses futiles.

On croit avoir tout fait quand on a fait apprendre le piano à une fille. Cet instrument est devenu une véritable peste. C'est le cauchemar perpétuel de la société. Qu'une femme sache chanter et jouer agréablement un morceau est d'un grand charme pour un mari. La musique est un art délicieux, fait pour bercer l'âme après les fatigues du jour. Mais il faut qu'une femme sache faire autre chose.

Que voulez-vous que devienne le mari d'une virtuose qui ne sait pas mettre le pot au feu, reprendre son linge et mettre de l'ordre dans son ménage ? Aimera-t-il longtemps une telle femme ? Si elle fait de son art une passion, il lui faudra des admirateurs. A la longue, un mari se fatigue d'admirer.

L'amour propre de la virtuose s'agite dans le vide, alors on va dans le monde où on l'amène chez soi ; on se fait un cercle d'hommages, et le mari, s'il aime sa femme, s'offusque ; il finit par trouver ridicule ce rôle de mari constitutionnel qu'on lui fait jouer, car il ressemble à un mari de reine d'Angleterre, au conjoint d'une maîtresse d'école, à l'époux d'un bas-bleu. Il ne peut s'arranger d'un semblable rôle, s'il a du cœur. C'est la femme qui le présente. On dit de lui : c'est le mari de Madame une telle, pourvu qu'il se laisse faire, pourtant. Beaucoup parlent haut, intiment leurs volontés, et voilà un ménage désuni, une femme malheureuse pour n'avoir pas su devenir bonne à quelque chose.

Jeunes femmes, sachez vous faire apprécier par des qualités solides. Résumons nos préceptes.

La femme doit obéir, faire céder son opinion, sa volonté. Elle a droit de conseils, elle a le droit de remontrances, elle ne doit pas commander, la persuasion, c'est la puissance.

A l'homme les affaires, à la femme le soin de la maison. Le mariage est un état où les obligations sont mutuelles, où les sacrifices sont réciproques. Les femmes ont besoin de plaire à leurs maris, il ne faut pas qu'elles négligent ce soin. Egalité d'honneurs, douceur constante, point de scènes, point de drame, point de jalousie, accomplissement exact des devoirs de maîtresse de maison.

Il faut que les époux sachent mutuellement supporter leurs défauts, qu'ils se fassent toutes les concessions nécessaires. C'est un grand talent pour corriger sa position que de savoir l'accepter telle qu'elle est. Il faut tirer de toute chose le meilleur parti possible. On doit, pardessus tout, comprendre qu'on ne peut pas modifier complètement un caractère, et qu'il vaut mieux le savoir supporter que le heurter sans cesse.

Il ne faut pas non plus vouloir sans cesse et malgré tout poursuivre de ses plaintes et de ses larmes un bonheur pour lequel on n'est pas fait. On doit effeuiller courageusement ses illusions et ses rêves en face de certaines réalités.

Il est des femmes qui ne comprennent pas du tout l'amour, qui ne sont pas à la hauteur d'une véritable capacité d'affection, et qui regrettent pourtant certaine félicité qu'elles entrevoyaient vaguement, d'une manière confuse, et qui sont malheureuse toute leur vie avec cette chimère.

Encore une fois, le ménage est un ensemble de devoirs, de concessions mutuelles, d'épreuves, plutôt qu'un éden. Il y a de la lâcheté ou de la folie à ne pas comprendre cela, et à ne pas agir en conséquence. Les gens qui se plaignent n'auront qu'à jeter un regard autour d'eux et voir ce qui s'y passe, nous leur permettrons des plaintes et nous les approuverons s'ils ne trouvent personne de plus malheureux.

Oui, c'est un bien grand malheur de ne pas se convenir : mais c'est une grande folie que de ne pas savoir se soumettre sa position et accepter des faits accomplis comme des choses que Dieu veut. Il n'y a que la stupidité qui lutte contre des nécessités. L'homme ne fait pas les événements, il est au contraire fait pour s'y conformer.

B...

LE FOND DU CŒUR.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur, a dit un poète.

Quant à moi, mesdames et messieurs, je n'ai jamais vu le fond d'un cœur, pas plus d'ailleurs que le fond de l'air dont on nous parle à tout instant, mais je m'imagine que si on en pouvait examiner un au microscope, on y trouverait autant de saletés que dans l'eau d'un ruisseau fangeux.

Et je ne parle pas d'un cœur de qualité médiocre, d'un cœur de filou, mais d'un cœur honnête, loyal, digne sous tous les rapports de l'estime publique.

Un autre penseur a dit : " Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre."

Je dis, moi : " Il y aurait bien peu d'honnêtes gens pour un œil sondant le fond des consciences."

Voilà. Criez maintenant à la vertu.

Pas d'honnête homme ? Pas un au monde ? — Pas un.

Ah ! certes, on est honnête de temps en temps, par élan, par entraînement, par éducation, par raisonnement, par morale, — mais par vocation ? jamais.

On est honnête devant les autres par pose, par politesse, par religion, par peur, par respect humain. Je vais plus loin, on est honnête devant soi-même par aveuglement, par orgueil, par pudeur ou par estime de soi.

Mais ils sont bien rares ceux qui sont toujours et rigoureusement honnêtes à l'œil, à l'œil mystérieux qui lirait au fond des cœurs.

Oh ! quelle chance d'être fermés comme nous le sommes à toute investigation du voisin, d'être toujours mentalement sur la terre, toujours séparés de tous dans le mystère de notre pensée ! Quelle chance d'être par nature toujours discrets sur nous mêmes et de ne jamais accomplir le " connais-toi toi-même " d'un philosophe d'autrefois.

Je me crois honnête, parbleu ! Vous aussi, monsieur, vous vous croyez honnête, qui n'avez pas volé ! Vous aussi, madame, qui n'avez pas failli !

Et nous ne sommes cependant, les uns et les autres, que d'hypocrites coquins.

D'hypocrites coquins car nous nous jouons toute la journée, à nous mêmes, la comédie de l'intégrité.

S'il fallait, non pas avouer mais seulement re-

connaitre en silence toutes les hontes secrètes de notre pensée, tous les désirs coupables qui nous effleurent, les aveux de nos instincts, de notre sensualité, de notre envie, de notre cupidité, nous demeurerions effarés devant notre grelinerie.

Confessons-le, notre cœur est plein d'appétits rampants, vils et coupables, que nous surprenons à tout instant, que nous réprimons souvent, où nous nous complaisons parfois.

Cherchons en nous. Qui n'a désiré la mort d'un rival ? d'un confrère heureux ? même d'un voisin dont on convoite le champ ? Oui, qui n'a désiré la mort d'un homme, ne fut-ce qu'une seconde, pour un motif futile, inavouable ou honteux. Combien même ont attendu la mort d'un parent dont ils devaient hériter, et, sans la désirer, se sont répétés souvent tout bas, un chiffre, rien qu'un chiffre : " Dix mille piastres. J'aurai ça, un jour."

Que d'autres choses encore on trouverait au fond d'un cœur honnête — petites lâchetés, petites transactions, petites perfidies, petits mensonges, petites roueries, — toutes les échappatoires enfin qui nous font mettre le pied, rien que le pied, pendant un moment, hors la limite étroite de ce pays de convention qu'on nomme la stricte honnêteté.

Et d'abord, au front de tout homme qui naît, on devrait graver ce mot : " égoïsme," sur la chair, au fer rouge.

Des gens indignés s'écrieront qu'ils suivent scrupuleusement, sans s'en écarter jamais, le chemin de la morale.

La morale, qu'est-ce que cela, monsieur ?

C'est, ne vous déplaît, l'idéalisation des mobiles de nos actions, c'est le besoin qu'éprouvent les braves gens de prendre des vessies pour des lanternes, ou, si vous l'aimez mieux, l'art délicat de nous faire passer vis-à-vis de nous-mêmes pour meilleurs que nous ne sommes, en colorant nos intentions avec des nuances de dévouement, de grandeur d'âme, de générosité, etc.; c'est la poétisation de la vie au profit de l'humanité. La morale et la religion sont les deux poésies de la Loi, l'une laïque et l'autre ecclésiastique.

Essayons donc de dépoeétiser la morale, dont toute l'action, indispensable à l'organisation sociale, vient de son idéalité.

Je dis que le seul mobile de nos faits toujours possible à retrouver sous les guirlandes de beaux sentiments, est l'égoïsme.

En effet est-ce que tout ne se rapporte pas au moi, soit directement, soit indirectement ? Toute action humaine est une manifestation d'égoïsme déguisé. Le mérite de l'action ne vient que du déguisement. Certains acteurs se prennent parfois pour les grands artistes. Certains hommes croient au déguisement que la morale met sur nos actes : ce sont les honnêtes gens.

Prenons donc les morales les plus élevées.

Quelle est la sanction de toute religion ?

Récompense des actions après la vie, et punition des mauvaises ! Jamais on ne prévoit un acte sans retour assuré, un bienfait sans récompense.

— " Qui donne aux pauvres prête à Dieu."

Que dirons-nous des services rendus ? Voyons là au fond du cœur, lorsque vous rendez un service, n'avez-vous pas la conviction intime que vous placez votre générosité à mille pour cent ? Celui que vous obligez ne devra-t-il pas, sous peine d'être considéré par vous comme un traître et un malhonnête homme, demeurer jusqu'à son dernier jour prêt à vous témoigner de toutes les façons une constante et infatigable gratitude ?

Je n'ai pas inventé les deux aphorismes suivants d'une incontestable vérité. On est reconnaissant aux autres des services qu'on leur a rendus. On aime notre prochain en raison du bien qu'on lui a fait.

Qu'est cela, sinon de l'égoïsme subtilisé ?

La charité, dira-t-on ?

La charité mondaine est une affaire de mode, de

pose, un sport. Mais dans la charité discrète, dans l'apitoiement véritable, n'y a-t-il pas une peur ? Une crainte inconsciente pour soi-même, une sorte d'effarement devant une menace voilée du sort, en constatant le malheur d'un être qui ressemble, fait comme nous, et [qui vivrait comme nous, s'il était dans les mêmes conditions de fortune, de famille et de santé, que nous.

Toutes les fois que nous nous désolons devant les estropiés, les difformes, les victimes d'un accident, d'une fatalité, est-ce que le sentiment de la possibilité d'une pareille misère tombée sur nous ne s'éveille pas aussitôt, obscurément, au fond de notre esprit ; ne tremblons-nous pas un peu pour nous-mêmes en pleurant sur les autres de la façon la plus sincère ?

Faut-il d'autres exemples ?

Prenons l'amour qu'on dit être le père de l'abnégation, de l'héroïsme, des plus nobles dévouements, et qui représente l'idéal du désintéressement.

Ça, vraiment, quand vous aimez quelqu'un plus que vous-même, qu'entendez-vous par là ? — Tout simplement que vous éprouvez à l'aimer un plaisir tellement aigu, tellement véhément, tellement puissant, que toutes choses, votre fortune, votre avenir, votre vie, vous deviennent moins chers que ce plaisir !

C'est de l'égoïsme à l'état furieux.

J'ai dit : de l'égoïsme furieux. Or cela devient bientôt de l'égoïsme féroce. Attendez.

Quand l'un des deux amants a déroulé jusqu'au bout la bobine de sa tendresse, il casse le fil et s'en va, sans davantage s'occuper de l'autre, dont il est fatigué et il cherche une passion nouvelle. Est-ce de l'égoïsme ou du désintéressement, cela ?

Mais que fait l'autre, aimant toujours ? Ils devient ce qu'on appelle vulgairement un crampon ; et sans trêve, sans pitié, sans répit, il s'attache au fuyard. Alors commence cette exaspérante persécution de la passion non partagée, les scènes, l'espionnage, les poursuites en voiture, la jalousie acharnée.

C'est là, peut-être, de l'abnégation et du désintéressement ?

Oui, si l'amour était le dévouement, à partir du jour où vous ne vous sentiriez plus aimée, vous sacrifieriez votre bonheur à celui de votre infidèle, et au lieu de le traiter d'ingrat (en quoi ingrat ?) de traître (pourquoi traître ?) de lâche et de misérable (à quel sujet lâche et misérable ?) et de mille autres noms aussi injustes, vous lui diriez : " Puisque vous préférez aujourd'hui une autre femme, que vous espérez être plus heureux avec elle, soyez libre ; car moi, je vous aime, et je ne désire que votre bonheur."

Montons plus haut.

Qui de nous n'a admiré et vanté cet axiome si simple et si complet : " Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit " qui contient l'origine de la loi, le principe de toute charité, la règle des rapports sociaux, la mesure de nos actions, la limite de la pénalité permise qui est le résumé parfait du code, de la religion, de la morale et de l'honnêteté.

Pourtant il se rencontre quelquefois des hommes dont la droiture naïve est telle qu'ils se dévouent sans arrière-pensée, même inconsciente.

Combien de fois n'a-t-on point cité l'exemple du monsieur en habit noir qui saute d'un pont dans un fleuve, la nuit, pour sauver un misérable et qui s'en va sans laisser son nom.

Cela arrive... Mais alors... Alors il faudrait un microscope plus puissant pour voir au fond de ce cœur-là ! Il faudrait, surtout, connaître l'histoire de sa vie.

Québec.

NESTOR.

DANS LES CHATAIGNIERS.

CONTE D'AUTOMNE.

Il était une fois un pauvre homme et sa femme qui gagnaient leur vie en forêt à soumissionner des "coupées." Tant que durait la bonne saison, ils allaient devant eux, d'un endroit à l'autre, s'arrêtant aux futaies que les employés forestiers avaient marquées pour être abattues, un mois, deux mois, le temps d'achever le travail. Puis ils se remettaient en route et cherchaient fortune plus loin.

A force de cheminer ainsi, partis du pays Morvandiau, après six ou sept ans, le hasard fit qu'ils arrivèrent dans un petit bois près de Paris, un de ces bois où les bonnes gens vont en famille dîner sur l'herbe.

Il s'agissait de mettre à bas quelques centaines de grands vieux arbres qui, depuis longtemps, ne profitaient plus ; et, comme la besogne s'annonçait longue, la bûcheronne et le bûcheron commencèrent par se bâtir, ainsi que ceux de leur métier ont coutume, une cahute en branches recouverte de mottes gazonnées. Si vous allez un jour à Clamart, vous pourrez voir la cahute, elle y est encore, avec son toit tout vert, car le gazon a repoussé, sa cheminée qui fume aux heures des repas, et, devant la porte, la meule à repaser les haches.

Il faut savoir que, cette année, la coupée se trouva mauvaise. On s'était battu dans le bois avec les Prussiens, l'hiver de la guerre, et les arbres blessés, mais qui avaient continué à vivre, gardaient sous l'écorce et l'aubier des éclats d'obus ou l'acier des outils s'ébréchat. Cela diminuait de beaucoup les profits.

Aussi, l'automne s'avancant, aussitôt que les bois rougirent, le bûcheron et la bûcheronne se décidèrent-ils à envoyer leur petit ainé sous les châtaigniers, ramasser les châtaignes tombées.

— "Petit-Ainé, quand, le soir, tu seras sur la hauteur, si tu vois au loin le ciel tout rouge, et si tu entends comme un grand bruit, ne va pas de ce côté : c'est Paris !"

Et Petit-Ainé, étant monté sur la hauteur à l'heure où le jour baisse, vit en effet le ciel tout rouge et entendit comme un grand bruit. Il n'alla pas de ce côté, parce qu'il était obéissant et aussi parce qu'il avait peur, n'ayant jamais vu de grand-ville.

Ses parents lui dirent encore :

— "Petit-Ainé, si, tout en marchant, tu te trouves vers le village, reviens bien vite et ne dépasse pas les maisons ; il y a des mauvais gars qui pourraient te dérober tes châtaignes."

Les premiers jours, Petit-Ainé ne dépassa pas les maisons. Mais un dimanche—c'était la fête, et on avait fait venir un certain nombre de boutiques foraines avec un manège de chevaux de bois,—un dimanche, Petit-Ainé ne pût résister au désir de regarder les lumières de près et d'écouter de près les musiques.

Pourtant, malgré ce que les parents avaient dit, personne ne vola ses châtaignes à Petit-Ainé.

Les yeux grands ouverts, perdu dans la foule il put tout à son aise, admirer les étalages des marchands et les parades des saltimbanques.

Une seule chose lui fit envie : des gâteaux roulés en cornet, de la couleur des feuilles mortes qu'une bonne femme vendait en criant : "Voilà le plaisir !... Voilà les oublies !..." et en faisant cliquer sa cliquette. Des gamins mangeaient ces gâteaux, et des moineaux qui les suivaient en cueillaient les miettes au vol.

Petit-Ainé, gourmand comme tous les enfants le sont, aurait donné des châtaignes pour un de ces gâteaux roulés en cornet, de la couleur des feuilles mortes, que les moineaux avaient l'air de trouver si bons.

Donc, une après-midi qu'il avait beaucoup songé aux oublies, étant dans le bois, sa récolte faite,

Petit-Ainé s'assit au pied d'un châtaignier qui laissait voir de grosses racines hors de terre et formait comme un banc moussu.

— "Dinons, dit-il, le jour s'en va !"

Tandis qu'il mordait dans son pain, Petit-Ainé aperçut, assise comme lui au pied d'un arbre, une fillette d'à peu près son âge, mais si belle et si resplendissante, qu'il resta tout ébloui. Elle avait des brodequins mordorés, une robe nuancée des mille nuances qu'octobre mourant laisse aux ramées, et tenait de la main gauche une pile de gâteaux secs, roulés en cornet, de couleur de feuilles mortes, qu'elle croquait l'un après l'autre, lentement et malicieusement. De sorte que Petit-Ainé ayant reconnu des oublies, se sentait venir l'eau à la bouche.

— "Excellent, les plaisirs ! dit la fillette en riant, tout pur froment et miel d'abeilles !"

Comme Petit-Ainé ne répondait pas, elle ajouta :

— "Tu es un bon petit garçonnet, tu n'as jamais maltraité personne, ni les oiseaux qui viennent becqueter ton pain, ni les vieux qui, pour leur hiver, ramassent les éclats de bois que ton père fait avec sa hache. Puisque tu aimes les oublies, je veux bien t'apprendre comment les fées d'ici s'en approvisionnent."

Elle prit la main de Petit-Ainé ; et, par les grimettes qui vont montant, par les raidillons qui dévalent, tous deux arriveront bientôt dans un coin du bois où les branches dépouillées laissaient luire le bleu du ciel et où la mousse disparaissait sous un tapis de feuilles mortes.

Et ces feuilles mortes craquaient comme les oublies quand on les croque, et il semblait à Petit-Ainé qu'au parfum mouillé du sous-bois se mêlât une appétissante odeur de gâteaux frais sortis du four.

— "Ne sommes-nous point arrivés ?"

— "Si ! Petit-Ainé, nous y sommes."

Alors, s'étant mise à genoux, la fillette fée remplit de feuilles mortes son tablier.

— "Goûte celle-ci ; elle est point : dorée et recroqueville."

— "C'est fin et doux !" fit Petit-Ainé. Puis, comme il avait excellent cœur, il ajouta : — "Si vous voulez bien le permettre, je vais jeter les châtaignes de mon sac et le remplir d'oublies pour Cadette, ma sœur, qui va bientôt sur ses six ans et n'a jamais mangé de si bonnes choses..."

Or, pendant que Petit-Ainé remplissait son sac, sa petite amie avait disparu, le laissant tout penaud au milieu des bois, avec un sac de feuilles.

Car c'étaient bien des feuilles, et quand il voulut y goûter, elles n'avaient plus le même goût.

Comme il se désolait, une vieille vint à passer, une vieille marchande d'oublies, traînant sa boîte en forme de long tambourin, claquant de sa cliquette par habitude, et murmurant : "Voilà le plaisir !... Voilà les oublies !..." bien qu'il n'y eût que les oiseaux du bois pour l'entendre.

Elle vit Petite-Ainé et lui dit :

— "Pourrais-tu m'indiquer le chemin qui mène à la fontaine Sainte-Marie ?"

— "C'est facile ! vous allez suivre tout droit jusqu'au sentier de la Justice, qui vous mènera à l'Allée verte : la fontaine Sainte-Marie est au bout."

Alors, la vieille, soulevant le couvercle peinturluré de sa boîte :

— "Tiens, mon petit, prends ça pour toi !"

Et elle mit dans la main de Petit-Ainé deux belles douzaines d'oublies qui, cette fois, n'étaient pas simples feuilles sèches.

Le soir, dans la cahute, tout le monde s'en régala, car Petit-Ainé n'avait point voulu y toucher, sauf à celle du fond écornée déjà et qu'il ne put se tenir d'achever en route.

Le bûcheron et la bûcheronne prétendaient connaître la vieille, disant qu'elle s'en allait ainsi tous les jeudis, par le travers des bois, jusqu'à la fon-

taine Sainte-Marie, vendre ses gâteaux aux collégiens en promenade.

Mais Petit-Ainé a toujours cru que c'était bien réellement une fée, la même qu'il avait vue en rêve ; et je suis de l'avis de Petit-Ainé, car la fée en personne m'a tout révélé l'autre jour.

PAUL ARÈNE.

LA LAMPE.

Pour la première fois, depuis six mois, c'est à la clarté matinale de ma lampe que je commence ces lignes où ma plume court suivant les caprices de ma pensée. Les temps sont finis où, filtrant à travers les rideaux de la chambre, la lumière du jour, déjà grand au dehors mêlait son frisson de réalité aux lieux fuyants du dernier rêve. La saison n'est plus des réveils joyeux que fêtaient sous ma croisée l'innombrable voix des oiseaux dans les feuillages. Quelques gouttes de pluie ont suffi à secouer de la cime des arbres, les dernières feuilles mortes. A l'horizon, dans le gouffre embrasé des couchants, se tient le manteau de pourpre bordée d'or fauve que les rafales vont jeter sur les flans amaigris déjà de la forêt. L'aile du souvenir battra bientôt, seule, dans le vide des splendeurs passées. Celle-là que je pleure entre toutes, c'est la gloire des soleils montant des bras neigeux de l'Aube au front encore couronné d'étoiles pâles ; c'est le retour victorieux du flambeau céleste après une nuit rapide et tiède de ses rayons envolés.

Il faut se résigner maintenant aux aurores incertaines qui ne réchauffent pas l'air et que ne saluent pas les chansons, qui ne sont plus une coulée d'or, mais une buée d'argent à peine, tremblantes et dont les doigts ne semblent roses que pour être frileux, sœurs anémiques des belles aurores estivales dont le sang courait aux veines profondes du ciel. Ceux qui goûtent la volupté de cette première heure de lumière et la boivent au calice plein de rosée des fleurs savent seulement la vraie tristesse du déclin de l'année et mesure douloureusement la longueur des temps à venir.

Le monotone ennui de vivre est en chemin,

a dit excellemment le poète en parlant de la saï-présente.

Et cependant c'est sans amertume que j'ai rallumé ta mèche maussade et désaccoutumée d'éclairer, ô lampe, désormais ma compagne, qui me mesure la clarté dans un cercle lunaire où semble se concentrer toute la blancheur du papier qu'il me faut couvrir. Je suis sûr qu'il n'est pas de prisonnier qui ne regrette un instant, quelque coin de son cachot où l'attachait le fil mystérieux d'une pensée douce, plus solide qu'une chaîne, puisqu'il survit à la chaîne enlevée. Il est certaines heures de maladie que nous nous rappelons avec plaisir, celles qu'enveloppait le sourire d'une visite attendue, celles où la féerie des rêves descendait dans le cerveau vide et l'emplissait de dérisoires clartés. Ah ! comme l'habitude est bien notre éternelle maîtresse, la seule qui ait raison de nos révoltes inutiles ! Voulez-vous parier, que, sans Xantippe, Socrate eût été le plus malheureux des mortels ? D'abord, il n'eût pas eu à exercer cette belle vertu de patience qui fit encore le plus clair de sa renommée. Une femme plus aimable l'eût distrait de ses élèves et peut-être n'eût pas bu dans cette coupe de cigue l'immortalité qui lui fut justement décernée. Oui, c'est une des fatalités douces, parmi tant de redoutables, de notre humaine condition que cette indulgence reconnaissante à ce qui nous a fait souffrir. Que de fois je t'ai envoyée au diable, ô ma lampe, quand tu charbonnais ou filais, cessant de m'éclairer ou m'empoisonnant sans raison. Tu n'y es pas allée. Tu as bien fait. Car, sans toi, que deviendrais-je aujourd'hui.

J'éprouve même le besoin de te louer pour excuser ma clémence.

Il est certain que la pensée se recueillie davantage sous le jour artificiel et parcimonieux que la lampe laborieuse nous verse.

Les amoureux fervents et les savants austères

dont Charles Baudelaire a consacré, à propos des chats, la parenté de goûts, se retrouveront encore là, unis par une impression commune. Il est certain que le prodigieux éclat de la Nature réveillée par la fanfare des beaux jours escaladant l'horizon, comme des cavaliers impétueux, l'horizon resplendissant du cuivre des trompettes, nous distrait de nous-mêmes, nous arrache à nos recueils, chasse les visions aimées et épouvante nos méditations. Or, les amours profondes et les hautes curiosités ont besoin de plus de mystère pour s'épanouir au plus tendre ou au plus profond de notre être. Pour évoquer le cher fantôme de l'absente, pour poursuivre le rude problème, il faut l'ombre silencieuse que traverse une immobile clarté. S'il s'agit de la réalité et non plus seulement du rêve, tous ceux qui aiment vraiment la femme savent qu'elle est plus belle à voir sous la lumière menteuse, mais discrète, des lampes ou des bougies que dans le jour rayonnant que disperse à flots le soleil. Mais pour la première fois que nous recausons ensemble, voici, à ma lampe studieuse, un sujet d'entretien périlleux.

Avez-vous remarqué que tous les peuples anciens ont fait de la lampe un système d'immortalité? Ne brûle-t-elle pas encore jour et nuit devant nos tabernacles catholiques, sur les autels des saints. Elle a longtemps veillé dans les tombeaux sans cesse entretenus par les piétés filiales. Et cependant à aller au fond des choses, la lampe ne s'éteignait-elle pas comme l'âme avait paru s'éteindre? Certes la lumière était prête à se rallumer sur sa lèvres de bronze abreuvée d'huile nouvelle. Mais ce n'est pas l'immortalité de la lumière qu'il s'agissait d'affirmer. Celle-là, personne n'en doute et le soleil suffit à le prouver. Nous ne pouvons rien concevoir dans le monde vivant sans elle. Ainsi nous ne pouvons rien comprendre dans le monde psychologique sans une âme immortelle. Celle-là est universelle aussi certainement, mais non par la manifestation individuelle sur tel ou tel point. Si nous sommes pareils aux lampes des sépultures, nous mourrions quand s'éteint en nous la flamme intérieure, puisque aucune main n'a encore été assez savante pour la ranimer.

Qu'importe d'ailleurs! L'humanité a vécu en croyant avec raison aux récompenses et aux peines futures. Ceux-là sont de minces philosophes qui ne savent pas encore que, chez tous les êtres ayant une valeur morale, chaque acte comporte auprès de l'être lui-même son mérite ou son châtement, ce qui est source de bonheur ou de torture, tout se rénumère et s'expie suivant des lois mystérieuses et logiques.

FÉLIX.

OCTAVE.

NOUVELLE

PAR ERNEST DAUDET.

(Suite et fin.)

—Il est temps, je crois, lui dit-il, d'appeler un prêtre et d'entraîner le mari loin de cette chambre.

Félix courut immédiatement chez l'abbé Georges, spécialement chargé de prodiguer aux sourds-muets les consolations de la religion.

En voyant entrer le vénérable prêtre précédé de son ami, Octave devina tout. Il fut assez calme cependant lorsqu'on pria tout le monde de se retirer dans un coin de la chambre. La conversation muette du prêtre et de la malade ne fut pas longue.

Octave se rapprocha du lit. Laure, qui avait une parfaite intelligence de son état, prit la main de son mari et l'attira vers elle, jusqu'à ce que le front d'Octave fût à la hauteur de sa bouche. Elle y posa ses lèvres bleuâtres, et le malheureux époux sentit son cœur saigner sous les coups violents qui le frappaient.

Il se releva, mais garda la main de sa femme dans la sienne. Hélas! d'autres fois aussi il l'avait tenue, cette main si chère. Les temps étaient bien changés. Alors, pour la première fois, Laure parut regretter de ne pouvoir parler. Il était facile de deviner qu'au moment de mourir elle sentait le besoin d'exprimer toutes les pensées qui se pressaient en elle. Sa bouche se tordait douloureusement sous l'étreinte du mal qui l'obsédait.

C'était un spectacle navrant. Il y avait quelque chose d'affreux à voir cette admirable créature mourir dans le désespoir d'un silence forcé. Il semblait que le lien qui attachait sa langue allait se rompre, et que, de cette bouche, un cri d'affection ou de misère allait s'échapper. Mais il n'en fut rien.

Le prêtre disait les prières des agonisants. Octave sanglotait. Félix sentait qu'il allait avoir besoin de tout son courage plus encore pour lui, et comprimait la violence de sa douleur.

Tout à coup, un cri déchirant se fit entendre. Octave recula épouvanté, et se jeta ensuite en avant pour mieux voir le visage de Laure. Mais il fut entraîné par Félix. L'âme de la pauvre femme s'était envolée avec ce cri. Le lendemain, la nourrice de la pauvre enfant, dont la mère venait de mourir, l'emportait vers son village. Octave n'avait pas voulu revoir sa fille. Mais la bonne paysanne la serrait contre sa poitrine, en disant :

—Chère petite, moi, je ne t'abandonnerai pas.

IV

Trois jours après avoir embrassé Félix dont, pendant des tristes jours, l'amitié et le dévouement ne s'étaient pas démentis, quittait la France. Il promena de tous les côtés, pendant deux ans, sa douleur, qui semblait vouloir être éternelle. Il pleura toutes ses larmes. Il eut des accès de colère contre la vie; heureusement il était chrétien! Cependant le temps, loin d'apaiser son mal, semblait agrandir sa plaie.

Il passa à Milan l'hiver de 1856. Son nom et son malheur lui avaient valu de nombreuses sympathies. Le monde l'appela. Il y alla peu. Le bruit des fêtes, les enthousiasmes au théâtre, s'accordaient mal avec l'état de son cœur. De temps en temps, il recevait de France des lettres de Félix Meurer. Il y trouvait des nouvelles de sa fille. Mais, comme ces détails charmants, qui auraient dû le consoler et réveiller sa tendresse endormie, le laissaient froid! Il semblait que de son cœur endolori ne pouvaient plus s'échapper que des larmes, et que le sentiment de la paternité lui fût devenu amer, en lui rappelant ce que cette paternité lui avait coûté.

Un soir qu'assis devant son bureau il relisait les lettres de Félix, qui l'entretenaient longuement de sa fille toujours en nourrice, une circonstance le frappa. Il n'y avait jusque-là donné aucune attention. Mais il venait de voir que Meurer, tout en lui vantant beaucoup la gentillesse de la petite Laure,—on avait donné à la fille le nom de la mère,—ne lui disait pas si elle parlait. Or l'enfant avait déjà trois ans, et rien dans les lettres qui repassèrent sous les yeux d'Octave, rien ne faisait allusion ni à son esprit ni à ses paroles.

—Eh quoi! pensa-t-il, serait-elle aussi sourde et muette?

Depuis trois ans qu'il avait quitté Paris, il avait beaucoup souffert; mais jamais son mal n'avait été aussi grand que pendant la nuit qui suivit cette réflexion. Pour la première fois, la douleur qui jusque-là l'avait dévoré céda la place à une autre moins grande. S'il se fût écouté, il serait immédia-

tement rentré en France. Il aurait volé vers le village où demeurait sa fille, et il comprenait quel bonheur il aurait à l'embrasser. L'amour du père se réveillait. Octave était sauvé.

Mais une chose le retenait, encore et le glaçait d'épouvante.

—Partir, pensait-il, et aller découvrir que ma fille est frappée du même malheur que sa mère! Il est toujours temps de l'apprendre.

Ce doute ne pouvait durer. Octave était sur des charbons ardents, et faiblesse inouïe et que l'on comprend cependant, il n'osait en écrire à Félix. Enfin il se décida à partir. Au bout de deux jours, il était en Bourgogne. Le village de Saint-Luc, où il se rendait, est une pauvre bourgade, dans un pays fertile et pittoresque. A mesure qu'il en approchait, il sentait son cœur battre avec une force à rompre sa poitrine. Il n'avait pas voulu passer par Paris, et rien n'était venu dissiper ses incertitudes.

En entrant dans Saint-Luc, il remarqua sur la droite, un jardin séparé seulement de la route par des buissons d'églantiers couverts de leurs fleurs. A l'extrémité de ce jardin se trouvait une maison, et dans les allées sinueuses et mal ratissées une jolie petite fille blonde courait après les papillons. Elle était vêtue avec une certaine recherche, et cette circonstance, comme aussi peut-être un instinct secret, révélèrent à Octave que c'était son enfant. Il s'arrêta, et, par-dessus les buissons, il suivit anxieusement les mouvements de la jolie créature. Elle sautait beaucoup, mais elle ne criait pas.

En ce moment, quiconque eût considéré Octave eût été frappé de sa pâleur. Insouciant de ce qui se passait autour de lui, il n'avait de regards que pour l'enfant. Il la dévorait des yeux.

Après quelques instants, une paysanne parut sur la porte de la maison. Il reconnut la nourrice.

—Allons! c'est bien ma fille, pensa-t-il. Du courage! Il faut que je sorte de ce doute qui me tue.

Et franchissant le buisson, il courut vers sa fille, la prit dans ses bras, et, avant qu'elle fût revenue de son épouvante, il la couvrait de baisers en lui prodiguant les noms les plus tendres. Laure, un moment effrayée, avait été vite tranquillisée par ces caresses, et se laissait faire.

De son côté, la nourrice, qui venait de reconnaître Octave, s'était approchée. Un éclair traversa son imagination. Elle était mère et comprit les appréhensions de ce pauvre père.

—Monsieur, lui cria-t-elle, monsieur, tranquillisez-vous, elle parle!... elle parle!...

Et, comme pour confirmer cette assurance, qui fait un baume sur ce cœur ulcéré, l'enfant se tourna vers elle.

—Nourrice, demanda-t-elle dans son langage enfantin, nourrice, quel est ce monsieur?

—C'est ton père, répondit Octave en l'embrassant plus fort.

V

Aujourd'hui Octave habite Paris. Il est complètement guéri. Il a repris ses travaux. Sa fille habite auprès de lui, et le babil de cette chère et jolie créature le console de bien des maux. Le souvenir de sa femme, en s'idéalisant par l'éloignement, s'est confondu dans son affection paternelle. Félix est toujours là, sentinelle vigilante, prêt à reconforter ce cœur sensible, s'il retombait dans l'abattement, et Octave se trouve heureux. Sa fille lui est un sûr témoignage qu'après les orages de la vie il est des heures consolantes, et que Dieu garde, après les grandes douleurs, des joies pures qui nous rapprochent de lui, et dont ces douleurs mêmes nous font mieux comprendre tout le prix.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 12.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XIX

—Votre appartement vous attend, dit le prince. Nous partirons pour Paris quand vous voudrez... quand tu voudras!

—Oui, fit-elle en se rapprochant de lui avec un frisson, en coulant sa tête brune entre le bras et la poitrine de son mari, quittons cette maison, emmenez-moi, emportez-moi, et qu'une vie nouvelle commence, ma vie à moi, ma vie souhaitée, appelée, inespérée avec un homme tel que vous et un amour comme le votre!

Il y avait comme de la terreur dans ces paroles, dans ce blottissement de tout son être contre ce héros enveloppé par elle d'une admiration fiévreuse. Lorsqu'elle avait dit : "Quittons cette maison," elle avait eu la sensation et la peur des visions cruelles d'autrefois, de tout ce qu'elle haussait et qui lui pesait comme un cauchemar. Elle avait scif de l'air nouveau, respiré dans cet hôtel du prince Andras où par un fantôme du passé ne pouvait la poursuivre, où elle se sentirait libre, affranchie, toute à lui, toute à elle-même!

—Je vais quitter cette robe blanche, dit-elle, et nous allons nous sauver comme deux amoureux!

—La quitter? Que c'est dommage! fit Andras. Tu es si belle avec ces fleurs dans les cheveux, ces bouquets, ces voiles!...

—Eh bien, fit Marsa en laissant tomber sur lui son regard doux, tandis qu'elle souriait avec une coquetterie presque mutine que sa beauté grave n'avait jamais, je la garderai, ma toilette de mariée. Un manteau jeté sur mes épaules pour la cacher. Et c'est votre femme en robe blanche que vous ramènerez à Paris, mon cher prince, mon héros... mon mari!...

Il s'était levé, la serrant dans ses bras, la pressant contre lui, sentant ce beau corps allongé de statue florentine s'appuyer, s'enrouler à lui, et, elle levant vers Andras son visage pâle aux paupières closes comme dans le sommeil, il appuyait sa bouche sur les lèvres ardentes de Marsa, et lentement, il buvait ce souffle tiède et pur, tandis que, sous le poids d'une langueur exquise, la taille de Marsa ployait sur le bras qui la soutenait.

Une impression infinie de volupté non ressentie encore faisait monter aux yeux d'Andras Zilah des pleurs de joie, et, dans ce cadre lumineux, cette belle Hongroise, avec ces roses blanches piquées dans sa chevelure nouée, ce front embaumé, ce visage qui pâlisait sous les baisers, ce corps qui frissonnait, cette poitrine ardemment soulevée, toutes ces effluves d'amour grisaient le prince éperdu qui, tout bas, répétait :

—Oui, oui! Partons vite, Marsa!... Je t'adore!

Elle se dégagea avec lenteur de son étreinte, péniblement, comme brisée; et, deux doigts de sa main droite sur ses lèvres, debout sur le seuil de la porte, elle lui envoya un baiser en disant :

—Je viens, je reviens, mon Andras!

Et voulant s'éloigner pour jeter son manteau sur sa toilette blanche, elle restait cependant, regardant toujours le prince.

Le piano sur lequel Andras avait jeté le paquet remis par Varhély était là, entre elle et lui, et, pour la suivre, le prince se leva, appuyant sa main sur l'ébène qui recouvrait le clavier fermé. Ils restaient immobiles, émus, ne disant plus rien, dans cet échange de regards chargés de promesses. Comme Marsa se rapprochait encore, pour un der-

nier baiser avant de disparaître et de revenir, elle laissa, machinalement, tomber un coup d'œil sur ce léger paquet scellé de cire rouge, et brusquement, en apercevant cette écriture hongroise, écriture qu'elle connaissait, cette adresse du prince et cette signature de Michel Menko, elle regarda d'un air violemment effaré le prince Zilah, comme pour savoir s'il n'y avait pas là quelque piège, si en plaçant cette enveloppe à portée de sa vue, comme elle était là, il ne voulait pas éprouver Marsa.

Où plutôt il n'y avait que de l'effroi dans ce regard, un effroi instinctif, soudain, un effroi qui lui mettait sur le visage un masque blême et qui, la faisant reculer, ramenait pourtant ses yeux sur ce papier qu'à son tour Andras regardait, surpris de l'expression inattendue que prenait le regard presque convulsé de la Tzigane.

—Qu'avez-vous donc, Marsa? dit-il brusquement.

—Moi?

Elle essayait de sourire.

—Je n'ai rien du tout! Je ne sais pas... Je...

Elle voulait regarder Andras bien en face, et, comme par une volonté brutale, ce regard était ramené vers le papier, vers ce paquet blanc, entouré de fils et portant ce nom *Menko*!

Ah! ce Michel! Elle l'avait oublié!

Malheureuse! Il revenait. Il menaçait. Il allait se venger. Elle en était sûre.

Ce papier, ce paquet contenait quelque chose de tragique. Que pouvait dire Michel Menko, écrivant au prince Andras à une telle heure, sinon lui apprendre que la misérable qu'il venait d'épouser était une infâme?

Elle frémissait de la tête aux pieds, blafarde, s'appuyant contre le piano, les lèvres agitées d'un tremblement nerveux.

—Je vous assure, Marsa... dit le prince.

Il lui prit les mains.

—Vos mains sont froides. Etes-vous souffrante?

Ses yeux avaient suivi la direction des regards de Marsa.

Il saisit rapidement le paquet cacheté, et le tenant dans sa main,

—On dirait, fit-il brusquement en le montrant à la jeune femme, que c'est cela qui vous a troublée!

—Oh! prince, je vous jure!...

—Prince?...

Il répéta, étonné, ce titre qu'elle lui donnait tout à coup, elle qui l'appelait Andras comme il la nommait Marsa. Prince? Il éprouvait, à son tour, une singulière impression d'effroi, se demandant ce que contenait ce paquet de papier, et si la destinée de Marsa, la sienne, n'étaient pas mêlées à ce quelque chose d'inconnu qu'il y avait là!

—Ah! dit-il, en cassant brusquement le fil et en arrachant les cachets de cire, qu'est-ce que donc que cela?

Rapidement, comme si l'instinct de son élan l'eût entraînée malgré elle, Marsa avait abattu sa main glacée sur le poignet de son mari, et, terrifiée, suppliante, folle :

—Non, non! je vous conjure, non! Ne lisez pas cela, dit-elle.

Il la contempla froidement de son regard clair et, s'efforça de garder le calme :

—Que contient donc l'envoi de Michel Menko? demanda-t-il.

—Je ne sais pas, répondait la voix étranglée de Marsa. Mais ne lisez pas! Au nom de la Vierge, — l'adjuration et le serment sacré des Hongrois lui revenaient, — ne lisez pas!

—Mais, savez-vous bien, princesse, dit Andras, que vous ne vous y prendriez pas autrement si vous vouliez me forcer à lire?...

Elle avait tremblé, tant il y avait de changement tragique dans la façon dont Andras avait prononcé ce mot dont il faisait tout à l'heure quelque chose de caressant et de doux : *Princesse*.

Maintenant le mot menaçait.

—Écoutez, je vais vous dire : Je voulais... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Malheureuse que je suis!... Ne lisez pas, ne lisez pas!

Andras très pâle, le visage comme creusé soudain et raviné dans sa barbe blonde, prit doucement entre ses doigts le paquet encore intact et, d'un ton doux, très lent et très grave, mais plein d'une bonté mâle, avec des tendresses où l'espoir apparaissait encore :

—Marsa, dit-il, voyons, que voulez-vous que je pense?... Pourquoi voulez-vous que je ne lise pas? Ce sont des lettres, sans doute. Qu'ont de commun avec vous des lettres à moi envoyées par le comte Menko?

Vous ne voulez pas que je lise?

Il répéta pendant que le regard de Marsa suppliait comme doit prier celui d'une condamnée entre les mains du bourreau :

—Vous ne le voulez pas?... Eh bien, soit, je ne lirai point, mais à une condition... vous me jurez, vous entendez, — que votre nom n'est pas tracé dans ces lettres... et que Michel Menko n'a rien de commun avec la princesse Zilah.

Elle écoutait, elle entendait, et Andras se demandait si elle avait compris, restant là toute droite, immobile et comme hébétée, dans l'épouvante d'une tempête morale.

—Il y a, j'en suis certain, dit-il, de sa même voix calme et lente, il y a sous cette enveloppe une machination quelconque... Je ne la connais même pas. Je ne vous demande pas autre chose et je jette ces lettres au feu. Mais jurez-moi, je vous le répète, que, quoi que puisse m'écrire ce Menko, ou un autre, quoi qu'on me dise, c'est une infamie et une calomnie. Jurez-moi cela, Marsa!

—Le jurer, jurer encore? jurer toujours donc? Serment sur serment? Ah! c'est trop! dit-elle, sa torpeur éclatant tout à coup en une explosion de sanglots et de cris. Non! pas un mensonge de plus, pas un! Monsieur, je suis une malheureuse, une misérable! Frappez-moi! Cravachez-moi comme je cravache mes chiens! Je vous ai trompé! Vous pouvez me cracher à la joue! Je suis indigne de pitié! L'homme dont vous tenez les lettres, qui se venge et qui me frappe, a été mon amant!

—Michel?

—L'être le plus lâche et le plus vil que je connaisse! Il pouvait me tuer, puisqu'il me hait; il pouvait m'arracher mon voile, tout à l'heure, me déchirer la figure, je ne sais pas! Mais faire cela, faire cela... Vous atteindre, vous, vous!... Ah misérable chien, bon à être écrasé à coups de pierre! Judas! Voleur et lâche! j'aurais dû lui planter un couteau dans le cœur!

—Ah! malheureux! dit le prince comme poignardé.

Au cri de douleur aiguë, à l'atroce cri de blessé d'Andras Zilah, les imprécautions d'une sauvagerie farouche de la Tzigane répondaient aussi, la fille de la Tisza redevenant la Bohémienne, en même temps que la fureur du sang russe grondait dans les veines de cette demi-moscovite, doublement implacable, comme une Cosaque et comme une fauve des Karpathes.

Et puis elle s'humiliait, écrasée, se déchirant les mains de ses ongles, aux pieds du prince qui restait debout et pâle, comme un justicier.

Elle n'était plus qu'un tas de chair et d'étoffe blanche d'où sortaient des supplications et des malédictions et qui se tordait, les cheveux dénoués couvrant le tapis où les pâles fleurs du mariage, les fleurs de la fiancée menée à l'autel, traînaient près des talons du mari. Et Zilah, immobile, l'œil perdu, regardant tour à tour cette femme écrasée et ce parquet de lettres qui lui brûlait les doigts, semblait prêt à soufler de ces preuves d'une infamie la Tzigane éperdue, louve pour menacer, esclave pour supplier.

Tout à coup, il se pencha vers elle, la prit par le

poignet et la releva presque brutalement ; puis, bien en face :

— Savez-vous, dit-il, que la femme infidèle est moins coupable que vous ? Dix fois, cent fois moins coupable ! Savez-vous que je puis vous tuer ?

— Ah ! cela, oui ! Ah ! avec joie, avec joie ! cria-t-elle avec un sourire de folle.

Il la repoussa comme avec dégoût.

— Pourquoi avez-vous commis cette infamie ? Ce n'est pas pour ma fortune, vous êtes riche !...

Marsa frissonnait, humiliée et insultée par ce mépris froid. Elle eût préféré une colère bestiale, un meurtre.

— Ah ! votre fortune ! dit-elle, trouvant un dernier cri pour se défendre, du fond de son humiliation maintenant éternelle. Ce n'était ni cela ; ni votre titre, ni votre nom que je voulais, c'était votre amour !

Le cœur navré de cet homme qui aimait se sentit comme serré dans un étau par ce mot qui tombait de ces lèvres adorées, lèvres souillées, dont il aspirait tout à l'heure le parfum.

— Mon amour ?

— Oui, votre amour, votre amour seul ! Je vous aurais dit : "Soyez mon amant", si je n'eusse tremblé de vous perdre, de m'abaisser devant vous, que je trouvais si grand !... J'avais peur, peur de vous voir me fuir... Oui, voilà mon crime ! C'est une infamie, je le sais. Mais je ne songeais qu'à vous garder... vous, vous seul, mon admiration, ma vie... Voyons !... Je mérite d'être châtiée, oui, oui, je le mérite... Mais ces lettres... ces lettres, vous les auriez jetées au feu, si je ne vous avais pas révélé le secret de ma vie... Vous me le disiez vous-même... Je pouvais jurer... n'est-ce pas ?... vous auriez cru... je le pouvais... Non, c'eût été trop lâche !... Tuez-moi !... Allez, c'est ce que je mérite... c'est ce que...

— Où allez-vous ? demanda-t-elle éperdue, en voyant que Zilah, sans répondre, faisait quelques pas vers la porte, et oubliant qu'elle n'avait plus le droit de questionner.

Elle sentait que, lui parti, elle ne le reverrait jamais.

Ah ! l'arrachement affreux ! Un coup de couteau, elle l'eût préféré, voulu. C'était donc par là que devait finir cette journée de soleil ?

— Où allez-vous ?

— Que vous importe !

— C'est vrai... Je vous demande pardon... Au moins... au moins, monsieur... un mot... je vous en prie... Qu'est-ce que vous ordonnez ? Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Il doit y avoir des lois pour punir celles qui ont fait ce que j'ai fait ! Voulez-vous que j'aie m'accuser, me livrer ! Je ne sais pas, moi !

— Vivez avec Michel Menko, s'il ne me tue pas quand je l'aurai souffleté ! répondit froidement Andras en repoussant encore cette femme qui se tendait vers lui, agenouillée de nouveau, le bras en avant.

Elle demeura un moment hagarde, la paume des mains sur le tapis, se traînant à genoux, dans la robe blanche, jusqu'à la fenêtre comme pour crier, appeler, retenir peut-être cet adoré qui fuyait...

Puis quand elle entendit, contournant la maison, roulant sur le sable du jardin, s'enfonçant du côté de la grille, vers l'avenue, vers Paris, la voiture du prince, elle s'écoula, tombant, se tordant les cheveux, avec l'épouvantable impression du vide immense qui emplissait toute cette maison ce matin en fête maintenant muette comme un tombeau.

Et tandis que le prince, là-bas, dans cette voiture qui l'emportait, lisait avec rage les lettres froissées où Marsa parlait d'amour—elle, la misérable !—à un autre, à cet homme qu'il appelait "mon enfant" ; pendant qu'il s'arrêtait dans cette lecture affreuse, la tête perdue, se demandant si

cela était vrai, si un anéantissement aussi subit de son bonheur était possible, si tant de malheurs viennent en si peu d'heures : pendant qu'il avait peur de devenir fou, regardant, sans les voir, les arbres ou les maisons de la route, les domestiques de Marsa, au fond de l'office, buvaient les restes du champagne et, mangeant les reliefs du lunch, portaient gaiement la santé du prince et de la princesse Zilah.

Le vieux Vogotzine seul avait paru surpris du brusque départ du prince. Il rentrait avec sa tunique lâche dans le salon, et trouva la Tzigane accroupie, les cheveux dénoués, terrible.

— Qu'est-ce que cela signifie ? dit-il... Zilah ?

Elle ne répondait pas, l'œil fixe, contemplant, hagarde, une vision inaperçue du général.

— Comme une scène ! fit Vogotzine. Déjà ? Et le prince ?... Parti ! Ah ça, mais c'est à Charenton qu'il va, j'espère ! Après ça donc déjà ces Hongrois, depuis le premier jusqu'au dernier... ils sont tous un peu fous, parole d'honneur !...

XX

Paris, dont les bavardages quodidiens ont d'ordinaire l'acuité et l'avidité des cancons de petites villes, garde parfois sur certains sujets graves un silence qu'on pourrait croire généreux. Soit qu'il ignore, soit qu'il respecte, il se tait. Des soupçons vagues planent sur la vérité. On parle à demi-mots, mais on n'affirme pas, et cette espèce d'abdication de la malignité publique est là plus complet hommage qu'elle puisse rendre, soit au caractère soit au talent.

Le monde spécial des étrangers de Paris, cette société contrastée qui pivotait et pirouettait autour du salon de la baronne Dinati ne devait pas ignorer que la princesse Zilah, depuis ce mariage qui avait attiré à Maisons-Lafitte une partie de la *fashion* internationale, n'avait point quitté la maison qu'elle habitait là-bas, tandis que le prince Andras était revenu habiter Paris, seul.

Des bruits couraient, des légendes tout bas colportées. On assurait que Marsa avait été frappée d'une maladie nerveuse héréditaire, et on en donnait pour preuves des visites faites à Maisons-Lafitte par le docteur Fargeas, le savant professeur de la Salpêtrière, qu'on avait vu, en voiture, traverser plusieurs fois le parc, appelé en consultation auprès de la Tzigane avec son ancien interne le docteur Vilandry. Ces deux hommes, dont l'un était depuis longtemps illustres et l'autre célèbre déjà, étaient accourus, sur la prière de Vogotzine, conseillé par Yanski Vardély, plus Parisien et mieux informé que le général.

Il était inquiet terriblement, Vogotzine, et son cerveau semblait prêt à éclater sous les préoccupations. Depuis la terrible journée du mariage—Vogotzine haussait les épaules, de colère stupéfaite, lorsqu'il prononçait ce mot *mariage*.

— Marsa n'était point sortie d'une espèce de stupeur pleine d'épouvante, et, terrifiée par le mutisme et l'expression d'égarement de sa nièce, le vieux général avait réellement peur de devenir fou dans le tête-à-tête avec cette folle.

— Ah ! mais ! Ah ! mais, disait-il, c'est déplorablement triste tout cela donc !

Après l'épouvantable écroulement de ses espoirs, une fièvre chaude montait au front de la Tzigane, la courbait et la couchait sur son lit dans le trouble affreux d'un délire qui enlevait en effet au pauvre vieux Vogotzine le peu de raison qui lui restait. Ne comprenant rien à la disparition de Zilah, le général restait face à face avec Marsa égarée et implorant de quelqu'un d'invisible une grâce ardemment réclamée, qu'on demandée avec des gestes éperdus.

Le malheureux se passait les mains sur son crâne pelé et sentait, à son tour, sa tête se perdre. Il eût mieux aimé tenir tête à un bataillon de hon-

weds ou à une volée de bachi-bouzoucks plutôt que de rester là, dans le fond d'un parc, en face d'une malade en délire dont les sanglots et es appels désespérés faisaient larmoyer ce soldat à demi ramolli, qui avait contemplé autrefois, d'un œil sec, des tranchées entières pleines de morts, des cadavres nus, que bénissait en bloc quelque pope en costume de deuil.

Vogotzine avait couru à Paris, interrogé Andras, mais le prince lui avait répondu de façon à ne plus admettre d'ouverture nouvelle sur un tel sujet :

— Mes affaires personnelles ne regardent que moi.

Le général n'était plus assez énergique pour exiger une explication, et il s'inclinait, répétant qu'il n'avait cure, certes, de se mêler de ce qui ne le regardait pas, et remarquant seulement que Zilah était devenu très pâle lorsqu'il lui avait dit que ce serait un miracle, vraiment, oui, un miracle, si l'effroyable fièvre qui la tordait, n'emportait point Marsa.

— Elle fait pitié, disait le gros homme.

Zilah lui avait jeté un coup d'œil étrange, sévère et pourtant terrifié.

Vogotzine n'insista pourtant pas, mais, il alla demander au docteur Fargeas de vouloir bien venir, le plus tôt possible, à Maisons-Lafitte. Le savant avait consenti.

Devant cette grille où, si peu de temps auparavant, roulaient, dans une gaieté de grande fête, les voitures de gala, le coupé du médecin de la Salpêtrière s'était donc arrêté, et Vogotzine avait introduit dans le salon, d'où Marsa avait chassé Menko, le docteur au fin profil de médaille, l'œil profond, le menton rasé, ses longs cheveux rejetés derrière ses oreilles, en longues boucles encore noires.

Puis le général avait prié qu'on amenât, *Mademoiselle*... Il se reprenait, disait *Madame la Princesse*, haussait encore les épaules, selon son habitude, et, tout à coup, devenait très sérieux, inquiet, en voyant sur le seuil apparaître Marsa, que la fièvre avait momentanément quittée et qui pouvait se traîner maintenant, blanche et raidie dans ses mouvements, appuyée au bras de sa femme de chambre.

Le docteur Fargeas examina, d'un regard de son œil noir, cette femme dont les prunelles, seules vivantes dans un beau corps automatique, flambaient, comme si l'on y eût aperçu l'âme brûler.

— Madame, dit doucement le docteur, quand le général, s'approchant doucement, eût fait signe à sa nièce d'écouter cet inconnu, le général Vogotzine m'a dit que vous étiez souffrante... Je suis médecin... Voulez-vous me faire l'honneur et l'amitié de répondre à mes questions ?

— Oui, fit le général, je t'en prie, je t'en supplie, ma chère Marsa !

Elle était debout, relevant sa tête dont pas un muscle ne bougeait et, sans rien dire, elle regarda un moment le docteur jusqu'au fond des yeux. A son tour, elle étudiait. C'était comme un défi avant un duel.

(A suivre.)

AVIS.

Nos abonnés de la campagne sont priés d'envoyer le montant de leur abonnement par la poste, boîte 2029 ; ils recevront leur reçu par le retour de la malle.

Ceux de la ville sont priés de payer au bureau du *Journal*, n. 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel, chez M. Wm. Daniel.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

LIVRES CANADIENS :

- À TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
- FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
- LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
- VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
- VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
- NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
- LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
- LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LA PREMIÈRE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse; un vol. in-12. 25 cts.
- MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
- TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE
DES DAMES

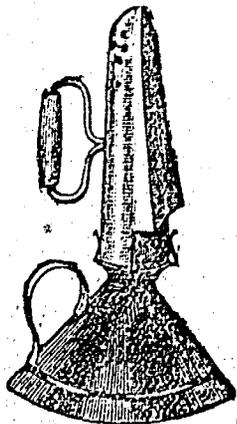
Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.



1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.

Brevet du Capit. CHAGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue Ste-Catherine, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
 AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS.-XAVIER.
 Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
 BRILLANT.

William Snow

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
 JOURNAL ILLUSTRÉ
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement : \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Epinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Epinette.
25 cents la boîte.
 LAVIOLETTE & NELSON.
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Epinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOÎTE.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDEUR CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1603, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

LORGE & CIE

CHAPELIERS

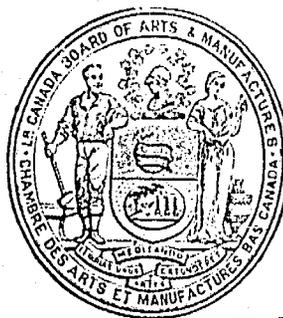
PARISIENS



LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent
 MONTREAL.

A VENDRE.

10,000,000
 De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Epinette.
A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYE'S
 (BEFORE) ELECTRIC-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for illustrated Pamphlet free. Address: **VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.**

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.